

PÈLERINAGE
DU
DIOCÈSE DE QUIMPER ET DE LÉON
A
NOTRE-DAME DE LOURDES

(23-28 SEPTEMBRE 1878)



QUIMPER
Typographie Ar. de Kerangal Imprimeur de l'Évêché.

PÈLERINAGE
DU
DIOCÈSE DE QUIMPER ET DE LÉON
A
NOTRE-DAME DE LOURDES
(23-28 Septembre 1878)



Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015

QUIMPER
TYPOGRAPHIE DE KERANGAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ.

PÈLERINAGE

DU

DIOCÈSE DE QUIMPER ET DE LÉON

A NOTRE-DAME DE LOURDES

(23-28 SEPTEMBRE 1878)

Lorsque dans une famille quelques membres ont été chercher dans de lointains pays un accroissement de richesses, ils veulent, à leur retour, faire participer tous ceux qui leur sont chers, aux biens qu'ils ont acquis.

C'est le cas dans lequel nous nous trouvons, nous enfants de la famille bretonne, qui la quittons naguère, pour quelques jours, afin d'aller au sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes recueillir les bienfaits et les grâces que la Vierge Immaculée dispense là avec tant de profusion et de miséricorde.

Tous les jours ne sont point ici-bas des jours de bonheur. Cependant la divine Providence, qui laisse, à dessein, dans la vie de l'homme, tant et de si longues heures de tristesse, d'amertume et de déception, y mêle parfois aussi des instants de joies profondes, durant lesquels l'âme émue, sans ressentir de trouble, est emportée dans des régions supérieures à celles où elle vit d'habitude. Singulières et divines émotions qui s'emparent de l'homme, persistent en lui vivantes, capables d'occuper

son souvenir, de fortifier son cœur ou d'élever sa pensée, alors même que va s'ouvrir pour lui l'éternité !

Mais pour qu'elles se produisent, il ne suffit point des joies communes de la terre. Au sein de tout ce que celles-ci peuvent offrir de plus complètement satisfaisant pour l'esprit et le cœur, par un côté du moins, l'âme reste encore vide. Faite pour Dieu, l'âme, pour éprouver ce contentement intime, a besoin d'être remplie de Dieu et des choses surnaturelles. Pour qu'elle goûte ces ineffables douceurs, il est nécessaire qu'un écho des célestes régions arrive jusqu'à elle, qu'une brise divine lui apporte les parfums des rivages éternels.



Cet écho du ciel, Dieu le peut faire entendre partout. Il est cependant des lieux qu'il a voulu bénir et consacrer lui-même, lieux témoins de tels faits, que l'on y est, dès l'abord, saisi par la présence divine. Une impression de surnaturel vous y prend, et l'âme en est aussitôt imprégnée et remplie. Dieu s'est toujours plu à se manifester de la sorte, à des endroits qu'il avait lui-même choisis ; et le plus souvent, il a voulu le faire par l'intervention de la sainte Mère de Notre-Seigneur.

Cet écho divin, ces parfums tout célestes, ces saintes joies de l'âme, nous étions allés les recueillir à Lourdes. Ils devaient se rencontrer aux grottes de Massabielle.

Était-il en effet possible que, sur cette montagne où la Vierge posa le pied, il ne restât pas quelque chose du ciel ? La voix qui se fit entendre à Bernadette n'aurait-elle donc pas laissé aux échos d'alentour quelques-uns de ses divins accents ? Les eaux de la source miraculeuse ne seraient-elles plus là pour attester la débonnaire puissance de la Vierge Marie ? Et la pensée des milliers de pèlerins, accourus de partout, qui, depuis

20 ans, ont prié au pied de ces rochers, et le souvenir de tous les actes de foi, ces sublimes manifestations, par lesquelles l'Eglise catholique a si souvent attesté la sa force et sa vitalité ; et les miracles si souvent accomplis : les malheureux tant de fois consolés ou guéris ; les larmes de prière, de reconnaissance, de repentir peut-être, versées devant l'image de Marie, les élans de l'amour, de la confiance sans bornes, dont ces lieux furent témoins ; tout cela n'est-il point vivant à la Grotte de Lourdes ? Devant les sentiments qu'éveillent tous ces souvenirs, quelle âme chrétienne pourrait échapper à l'impression d'une allégresse profonde ! Comment ne trouverait-on pas là les parfums et les brises du ciel : ces joies qui émeuvent, et qui ne troublent pas !



Mais les joies que nous avons ressenties, il n'est point juste que nous les gardions pour nous seuls. Il faut que nos frères les connaissent, y participent aussi. Absents de corps, ils nous suivaient par la pensée et par le cœur ; qu'ils sachent donc combien nous fûmes heureux, qu'ils entendent que nous ne les avons pas oubliés. Nous n'étions là, que les représentants de toute la famille chrétienne de ce beau diocèse ; et c'est pour tous, *pour tous sans exception*, que notre prière est montée fervente vers Celle que jamais on invoqua en vain.

Quant à ceux qui nous ont vus partir le sourire sur les lèvres ou le blasphème à la bouche, qu'ils apprennent que nous avons trouvé d'intimes consolations dont ils ne savent pas le prix. Ils pouvaient, pendant notre voyage, se rire de nous ; nous, nous prions pour eux !

Mais ils doivent se rendre compte aussi de l'importance de l'acte que nous avons posé. — Nous n'avons nullement

intention de la leur cacher. — C'est un acte public de notre foi.

En ces temps d'abaissement des caractères, temps de luttes acharnées contre l'Église, époques d'impiétés, j'allais presque dire préludes de persécutions, il faut qu'on sache comment les fils de l'Église répondent aux fils de Voltaire. Il importe que les manifestations de la foi catholique soient connues. Eh bien ! c'en est une, et une magnifique, que ce voyage à Lourdes : ces 4,400 Bas-Bretons s'en allant au sanctuaire de Marie Immaculée, à la Grotte miraculeuse, à 300 lieues de leur pays, chanter leur pieux cantique :

O Marie, o mère chérie
Garde au cœur des Bretons, la foi des anciens jours,
Entends du haut du ciel, le cri de la patrie,
Catholique et Breton toujours !

Ceux qui voudraient opérer parmi nous les œuvres de ténèbres doivent pourtant s'en convaincre : notre foi n'est point morte. Et, nous n'avons point l'intention de leur abandonner une trop facile victoire. Ils nous trouveront toujours sur le chemin de leurs agissements mauvais, gardiens du drapeau de Notre Seigneur Jésus-Christ, rangés sous l'étendard de la Vierge Marie, fiers, dignes et calmes héritiers des vertus de nos pères, fidèles à notre antique devise, qui s'applique surtout à notre foi religieuse : *Potius mori quam fœdari !*

Notre voyage a duré une semaine : commencé le lundi, dès 3 heures du matin, il ne s'est terminé que le samedi suivant. C'était déjà un touchant spectacle de voir tous ces braves gens arriver, dès la veille, aux villes de Quimper et de Landerneau, empressés, préoccupés,

le cœur partagé en deux, s'il est permis de parler de la sorte, une moitié restant au village, l'autre moitié faisant déjà, par anticipation, le voyage de Lourdes. Plusieurs, un très-grand nombre même, n'avaient pu arriver au chemin de fer qu'au moment du départ. Ils avaient voyagé toute la nuit, bravant toutes les fatigues et subissant les contrariétés du temps qui s'était mis contre nous. Qu'importe, ils arrivaient joyeux. Au reste, ils ne venaient pas seuls : parents et amis avaient tenu à les accompagner. En Bretagne, on ne laisse jamais celui qui va au loin, ne fût-ce que pour quelques jours, franchir seul le seuil de la maison. Ne fallait-il pas rappeler au pèlerin, au moment du départ, les commissions dont il était chargé pour la Sainte Vierge ?

Dieu sait comment les recommandations furent faites, et s'il y en eut de touchantes ! Que de choses dans ces mots glissés à demi-voix à l'oreille de celui qui allait partir ! Mais aussi comment le pèlerin les écoutait ! Pour s'en souvenir à Lourdes, il n'avait point besoin de les écrire : elles se gravaient dans son cœur, et ne pouvaient être oubliées.

O vous, qui avez confié à des amis, à des parents les secrets de vos joies, de vos espérances, de vos demandes, peut-être de vos douleurs, pour les transmettre à la Vierge Immaculée, soyez sans crainte : vos commissions sont faites ! Votre supplique est arrivée là où vous désiriez ; et votre ami ne l'a point présentée seul : au moment où il la déposait, elle était signée de la prière de 4,400 pèlerins !



Dans bien des familles, tous auraient voulu prendre part au Pèlerinage. Il fallut souvent se borner à choisir le membre qui irait représenter la maison. Ce fut

quelquefois l'objet de charmantes contestations. Mais ce fut surtout l'occasion de sacrifices que des frères et des sœurs offraient ou refusaient généreusement : aimables combats de l'affection dont Dieu sait tenir compte, et auxquels seule pouvait mettre fin l'intervention de l'autorité paternelle.

Si nous ne craignons d'être indiscrets, nous pourrions révéler des détails édifiants. Nous pourrions dire, par exemple, comment tel père de famille voulait se charger, pendant cette semaine, de tous les soins domestiques pour laisser aller à Lourdes l'épouse qui rapporterait au foyer les bénédictions de Marie ; comment telle fille refoulait ses larmes, dans la crainte que sa mère qui partait, ne lui proposât de prendre sa place. Mais ces indiscretions ne nous sont pas permises...



Donc les pèlerins venaient, conduits par leurs amis et leurs parents. Chacun prenait, en arrivant, la place qui lui était réservée. Bien souvent, le pasteur se trouvait au milieu de son petit troupeau. C'était généralement autour d'un prêtre de leur pays qu'étaient groupés les gens de la même paroisse ou du même canton. Dans cette réunion, il n'y avait rien qui ressemblât à l'agitation qu'on rencontre ordinairement au sein des assemblées nombreuses. Personne n'eut pu laisser tomber, en nous voyant, cette parole, tant soit peu dédaigneuse : « *C'est une foule !* » Ceux qui étaient là étaient nombreux sans doute ; mais ce n'était point la foule : c'étaient des chrétiens, des pèlerins recueillis.

Ceux qui prenaient le train à Quimper, ne partant qu'à 5 heures du matin, s'étaient presque tous réunis dans l'église cathédrale, pour y entendre la sainte messe.

A trois heures, on offrait pour eux le divin sacrifice, et plusieurs d'entr'eux s'approchaient de la sainte table. Les pèlerins du train de Landerneau, qui n'avaient pu avoir le même bonheur, à cause de l'heure trop matinale du départ, y avaient suppléé par une prière fervente.

A l'heure fixée, tous étaient à leur poste. Nous saluâmes à trois reprises la Vierge conçue sans péché. Cependant le signal de la locomotive s'était fait entendre, le train était en marche : la vapeur et le feu allaient devenir les complices ou les instruments de pieux desseins. Une fois encore, les éléments, les belles inventions des hommes allaient servir à la gloire de Dieu et de la Reine du Ciel !

Nous partions le cœur ému déjà. Mais la crainte n'avait point amené notre émotion. Nul ne songeait que le trajet allait être long, que le voyage pourrait être pénible. Nous venions, en nous mettant en route, d'invoquer la Vierge Immaculée ; nos frères ici priaient pour nous ; chaque jour le Saint Sacrifice était offert pour nous, dans les deux villes d'où les trains étaient partis : dans l'église cathédrale de Quimper et dans l'église paroissiale de Landerneau ; l'Évêque du diocèse nous avait tous bénis dans la personne des directeurs de l'œuvre ; nous portions sur la poitrine l'emblème du Sacré-Cœur : nous n'avions rien à craindre... Nous allions donc joyeux, au nombre de près de 4,400.

Dans ces nombreux pèlerins, toutes les classes de la société étaient représentées. Ceux que leur rang, leur position, leur fortune a placés sur les degrés plus élevés de l'échelle sociale avaient donné le bon exemple. — La

plus grande partie des pèlerins étaient de la campagne ; cependant les villes ne sont point restées en arrière, et ont fourni un nombreux contingent. Nous n'entreprendrons point de rendre l'effet pittoresque que devait produire cette réunion d'enfants de la Bretagne, revêtus de costumes divers, appartenant aux différents cantons du diocèse de Quimper et de Léon. C'est aux habitants des pays que nous avons traversés, particulièrement à ceux de la cité de Lourdes, qu'il appartenait de prendre ici la parole. Ils n'y ont pas manqué. Une plume habile de ce pays décrivait l'autre jour « le long et pittoresque « défilé des enfants de la Cornouaille et de Léon, s'en « allant processionnellement tantôt sous la pluie, tantôt, « heureusement dans de longues éclaircies, sous les « doux rayons du soleil. »



Parmi nos pèlerins, tous n'étaient point riches. Plusieurs, pour faire le voyage, ont dû se résigner, pour la suite, à bien des privations. Mais qu'importe cela, le bonheur d'aller à Lourdes ne le compense-t-il point ? Souvent il a fallu, pour trouver la petite somme nécessaire, faire appel aux modestes bourses de tous ceux qui habitaient la maison. D'autres, mieux favorisés du côté de la fortune, et qui ne pouvaient aller à Lourdes, ont eu l'heureuse idée de s'y faire représenter par un pauvre. On raconte même que quelques personnes ont voulu se priver, durant la route, des douceurs et des commodités que leur fortune leur permettait, pour en consacrer le prix à augmenter le nombre des pèlerins, et encore, on ne dit pas comment elles ont su dissimuler leur charité. Ce sont là de bonnes œuvres : mais de ces œuvres délicates que Dieu bénit toujours !

Le Pèlerinage avait d'ailleurs ses pauvres officiels. Ils

venaient aux frais d'une souscription, que le Comité avait ouverte en leur faveur. Cette idée lui avait été inspirée par une pauvre femme, qui, la première, était venue offrir, pour le Pèlerinage de Lourdes, une modeste offrande : un franc, tout ce qu'elle pouvait donner. — Qu'on nous pardonne d'entrer dans ces détails, mais la charité est si belle, et l'Évangile mentionne le denier de la veuve ! — Ces pauvres étaient des infirmes ; ils prenaient place à côté des autres malades, que des parents et des amis amenaient à Notre-Dame de Lourdes. Car ils étaient nombreux, ceux que la maladie, l'infirmité, la douleur avaient fait prendre part à notre Pèlerinage. Et nous, que la souffrance n'avait point visités, en compagnie de ces membres souffrants de N.-S. Jésus-Christ, nous nous sentions plus sûrs de notre route : les pauvres, les infirmes, les malades étaient nos anges gardiens. Nous leur devons de la reconnaissance.

Ils allaient à Lourdes présenter leurs infirmités à la Sainte Vierge, et se baigner dans l'eau miraculeuse. Nous pourrions relater déjà que plusieurs d'entr'eux ont ressenti dans leur santé une amélioration sensible. Laissons à Dieu et à Marie le soin de manifester leur œuvre. Au temps voulu, nous nous en ferons l'écho. Nous pouvons du moins affirmer que tous sont revenus de Lourdes plus forts, plus courageux, consolés, mieux disposés à être les hommes du sacrifice, et à bénir la main de la divine Providence, qui les a amoureusement choisis comme les victimes de l'expiation, et leur a décerné l'honneur de la souffrance.



Dans ce Pèlerinage, nous étions tous de Basse-Bretagne, tous du même diocèse. Mais, bien qu'enfants d'une même famille, nous étions loin de nous connaître tous.

A part quelques uns, les autres ne s'étaient jamais vus. Cependant une confiance réciproque s'établit aussitôt : et bientôt nous étions tous des amis. Il y avait bien, au départ, chez nos timides paysans, quelque crainte de ne point se trouver en pays de connaissance. Ces nuages furent bientôt dissipés. On eut dit des gens se connaissant de longue date et se retrouvant ensemble ; c'est là la vraie fraternité. « Il me semble, nous disait-on l'autre jour, que depuis ce voyage, nous nous sommes toujours connus, que notre amitié est bien vieille ; et cependant, c'est d'hier que datent nos rapports. » Et cette touchante union n'exista pas seulement entre les enfants de la Bretagne. A Lourdes, nous trouvâmes les Angevins, ceux du Gers, de la Vallée d'Arros, de l'Alsace, de l'Italie même sont venus nous y rejoindre. Dès le premier instant, nous étions avec eux : n'ayant tous qu'une même âme, pleins de confiance les uns dans les autres, échangeant nos cantiques, pour garder, les uns des autres, un petit souvenir de notre rencontre à la Grotte.

Comment se fait-il, alors que tant de passions, tant d'intérêts, tant d'opinions divisent ordinairement les hommes, que, dans nos réunions, toute défiance disparaisse ? Tous les chrétiens sont les enfants d'une même Mère, d'une même Église ! — Mais qui êtes-vous donc, ô douce Vierge Marie, vous donc le nom accomplit cette merveille ? Qui êtes-vous, ô Église Catholique, qui savez mettre entre les hommes, que tant de choses désunissent, une pareille union ? A Lourdes, on voit l'union des enfants de l'Église : vision fugitive de ce que serait le monde, si le monde était chrétien !



Cependant, les trains nous emportaient. Il leur fallait 33 heures, pour nous conduire au terme de notre

voyage. C'étaient la Bretagne, la Vendée, le Bordelais, les régions des Pyrénées, qu'il fallait traverser pour arriver à Lourdes.

La prière, le chant des cantiques occupèrent la plus grande partie du temps. Après la récitation du chapelet, on entendait la voix des pèlerins s'élever forte, puissante, parvenant à dominer le bruit du chemin de fer, pour lancer aux échos d'alentour les accents de leur foi. Les mêmes chants, les mêmes prières se disaient, autant que possible, aux mêmes heures dans les deux trains. C'étaient tour à tour les chants liturgiques en l'honneur de Marie, les cantiques si pleins de poésie, si riches de pensée et d'expression de la langue bretonne, les chants en langue française. Si une Église, si une croix se trouvait sur le passage, c'était l'occasion d'une prière, d'un cantique de circonstance, que tout le monde se trouvait savoir.

Les pays que nous avons traversés, ont donc entendu le son des mélodies bretonnes, qu'on a si bien caractérisées, quand on a dit qu'on y rencontre les trois grandes notes de toute poésie et de toute musique qui vient de Dieu : la note de la foi, celle de l'espérance, et celle de la charité. Heureux les peuples qui aiment à les redire ! Heureux aussi ceux, qui les entendant, les comprennent si bien, tout étrangers qu'ils sont au langage breton !



Nous ne pouvons pas même essayer de donner une idée plus complète du voyage. Mais nous ne voulons pas manquer de dire avec quel enthousiasme les chants ont retenti en deux points du trajet.

La première fois, on était encore en Bretagne. On devine déjà que nous parlons du pays de Sainte-Anne.

Les Bretons pouvaient-ils passer sans saluer leur Patronne ! Nous savons comme ils l'aiment ! Ils auraient craint de faire mauvais voyage, et d'offenser Marie. Ils ont, nos Bretons, la délicatesse du sentiment filial ; ils la portent jusque dans leur foi, et Dieu est loin de leur en vouloir !

La statue de Sainte Anne, qui surmonte le clocher de la basilique vénérée dans toute la Bretagne, se voit longtemps avant qu'on y arrive, et longtemps après qu'on a passé, on l'aperçoit encore. Dès qu'elle fut aperçue, ce fut d'un élan unanime que commencèrent les cantiques en l'honneur de la Sainte Patronne. Nous étions déjà loin, emportés par la vapeur ; la basilique, la statue avaient disparu : les chants retentissaient encore. Il avait fallu que tous se dérangeassent, pour permettre à chacun de venir, à son tour, aux portières des voitures, afin de jeter au moins un coup d'œil sur le sanctuaire béni, auquel on ne pouvait s'arrêter. Bonnes prières, pieux cantiques : Sainte Anne vous a entendus : Elle aussi protégeait notre route !

L'autre fois, nous approchions de Lourdes. Les Pyrénées se dressaient devant nous ! Elles étaient là, puissantes, gigantesques, immenses, avec leurs pics neigeux, séparés par des coulées profondes. Le ciel nous avait ménagé pour les voir un de ses bons moments. Les rayons de soleil qui y tombaient faisaient ressembler leurs plaques neigeuses à des nappes argentées : c'était d'un effet saisissant. Nous étions en présence de ces barrières que la main de Dieu pose, et, nous retrouvions quelques-uns des sentiments que nous éprouvons sur nos côtes quand devant nous se déroule l'Océan : c'était encore Dieu et son immensité !

Mais les Pyrénées, pour nous, c'étaient « les fron-

« tières du royaume de Notre-Dame de Lourdes » et en présence de ces hautes montagnes, nous enfants de l'Océan, nous n'eûmes qu'une pensée : saluer l'étoile de la Mer. *Ave maris stella* : tel fut notre cri unanime.



Ainsi, le temps était rempli en grande partie par la prière et le chant. Mais quand venait l'instant de se reposer un peu, c'était alors le moment de bonnes causeries, de vives et saillantes reparties, de franche et loyale gaieté, qui ne laissait point de place à la fatigue. Car tout était aimable dans ce voyage : jusqu'à l'inexpérience de quelques-uns de nos voyageurs. On le sait en effet, le paysan breton voyage peu. Il est attaché à sa charrue, il aime son clocher. Il ne le quitte que pour servir Dieu ou son pays. Ne lui dites pas de se mettre en route pour un motif de simple curiosité : ce serait inutile. Mais dites lui que vous partez pour aller, à 300 lieues, honorer la Sainte Vierge ; et, il devient votre homme. Il a été habitué à voyager pour cela. S'il est sorti de son village, ça été pour aller rendre ses hommages à la Dame de Rumengol et du Folgoët. Quelqu'éloigné que soit le sanctuaire de Lourdes, il vous y suit quand même ; il ne lui paraît plus quitter sa propre demeure : car le paysan breton sait qu'il va toujours chez lui, quand il va chez la Vierge Marie.



Peu de temps après avoir salué les Pyrénées, nous arrivions à Tarbes. Là une agréable surprise nous était réservée. Nous avions voyagé en deux trains séparés, qui se suivaient à une heure de distance : A Tarbes, nous nous sommes un instant retrouvés. A ce moment, les deux convois, engagés sur deux voies différentes, l'une mon-

tant à Tarbes, l'autre descendant à Lourdes, étaient assez rapprochés l'un de l'autre pour qu'on pût se reconnaître et se faire des signes d'amitié. Nous nous sommes fraternellement salués : peu d'instant après, du reste, nous étions tous réunis à Lourdes.

Mais Lourdes, c'était pour nous une terre promise, la terre de bénédiction, et en y arrivant nos cœurs surabondaient de joie.

Voilà comment s'est fait notre voyage. D'aucuns nous avaient dit au départ qu'il serait fatigant. « C'est bien long, disait-on, 30 heures en chemin de fer, dans les conditions où vous partez. » — Nous y avons passé 34 heures, et ne nous ressentions point de fatigue. Nos infirmes, nos malades avaient eux-mêmes gaillardement supporté la route. Nous arrivions à Lourdes, le mardi vers une heure de l'après-midi, et nul d'entre nous ne songea que ce pouvait être le moment du repos.

Deux heures après, nous, étions à la Grotte. Nous n'y étions pas allés plus tôt, pour nous conformer aux instructions, qui avaient été données. Les organisateurs du Pèlerinage avaient demandé ce petit sacrifice. C'était leur droit ; et ils considéraient l'honneur de nous présenter à la Sainte Vierge comme la récompense de leur travail. Les pèlerins ont profité du temps qui leur était laissé, pour aller faire la première station de leur Pèlerinage dans l'église paroissiale de Lourdes. Dans cette église déjà, il y avait des souvenirs. Bernadette y est venue souvent ; ce fut l'église de Mgr Peyramale, ce prêtre choisi par Dieu pour être le premier instrument du Pèlerinage de Lourdes. On aimait à se trouver dans le temple, où exerça le saint ministère, un prêtre qui

a eu en la Providence et en la Sainte Vierge une si noble confiance, ainsi que le prouvent, non-seulement l'érection de la basilique, mais encore le superbe monument qui doit remplacer, bientôt nous l'espérons, la trop pauvre et insuffisante église de Lourdes.

Tous étaient pressés de voir arriver le moment où nous serions réunis à la Grotte. Le temps, qui nous avait favorisés durant la journée, s'était décidément mis à la pluie. La Sainte Vierge connaissait assez les Bretons, pour ne pas leur ménager cette petite épreuve. Nos pèlerins suivaient le chemin qui conduit à la basilique, sous la pluie, dans la boue, recueillis et priant toujours, sans s'inquiéter du temps. Ils ne songeaient même pas qu'il pût y avoir quelque mérite dans leur action. C'était l'affaire de la Sainte Vierge.



Nous allions à la Grotte en proie à l'émotion : ce n'étaient ni le château de Lourdes, ce nid d'aigle posé au sommet d'un rocher, ni les pics élevés des montagnes voisines, ni les sites pittoresques de cette belle contrée, qui auraient pu alors distraire notre esprit. Bientôt nous passâmes le pont du Gave : la basilique, les roches de Massabielle, les lieux même que la Vierge honora de son regard, où elle posa le pied, la Grotte étaient sous nos yeux, — nous y étions enfin !

Nous pouvions baiser cette terre bénie, nous agenouiller où pria la voyante, contempler l'image de Marie, dans la cavité du rocher où Elle apparaissait ; nous pouvions nous désaltérer à la source dont la Vierge a dit : *Allez boire à la fontaine et vous y laver !*

Lieux bénis, roches de Massabielle, sainte montagne, innombrables ex-voto déposés au pied de la Sainte Vierge et témoins de sa puissance, cierges symboliques, qui

vous consumiez devant la Reine des Anges, image de Marie, combien votre souvenir m'émeut ! Ah ! vous êtes précieuse entre toutes, première impression ressentie à la Grotte ! Nous ne vous oublierons point !

Nous étions allés à Lourdes chercher l'écho du ciel, les brises parfumées des célestes régions : déjà nous les trouvions. Mais les échos du ciel ne se décrivent point. Priant et pleurant tous ensemble, confondant nos larmes et nos prières, nous ne trouvions point de paroles, comme il arrive quand l'âme est enivrée de bonheur. Marie nous regardait : et, comme l'enfant d'autrefois, nous osions lui poser la question : « *Ayez la bonté, Madame, de me dire qui vous êtes et de m'apprendre votre nom* » Il nous semblait que nous avions le droit d'entendre sa parole. En relevant les yeux, nous trouvions la réponse écrite, dans une brillante auréole, au-dessus de la sainte image : *Je suis l'Immaculée Conception*.



Je suis l'Immaculée Conception, voilà comment Elle a voulu se nommer. Il y a bientôt 24 ans, le Pontife infailible définissait le dogme de la conception immaculée de la Sainte Vierge. Dans l'éclatant privilège de Marie, il affirmait tout l'ordre surnaturel de la grâce. Sa définition venait en plein XIX^e siècle, précisément dans un temps où le rationalisme, le naturalisme s'attaquaient aux mystères de la grâce et de l'élévation surnaturelle de l'homme. — Tant il est vrai que les définitions de la sainte Église sont toujours opportunes, et arrivent au moment voulu pour empêcher les sociétés de périr ! — Moins de quatre années après, Marie venait elle-même confirmer la définition du Pontife, marquant que tout ce qu'il définissait était ratifié au Ciel. Elle s'intitulait l'Immaculée conception !

Ne cherchons point à relever tous les enseignements que ce titre nous donne. Mais Elle voulait être honorée sous ce vocable, sans doute pour que les chrétiens protestassent hautement de leur foi dans les divins mystères de la grâce, et aussi, pour laisser à nos tristes temps une lueur d'espérance.



Cependant le moment était venu de monter à la basilique. Le Dieu de l'Eucharistie allait nous y bénir. La foule s'ébranle pieuse, recueillie ; elle franchit les rampes qui conduisent de la Grotte à l'église, en chantant avec un religieux respect le cantique breton composé pour la circonstance. Nous allions entrer dans le sanctuaire dont la Sainte Vierge avait elle-même marqué la place ! On sait comment l'art chrétien lui a donné son cachet de grandeur, en employant, dans sa construction, cette magnifique architecture gothique, qui fut celle des beaux jours de l'Église. On n'ignore point les immenses difficultés qu'on dut rencontrer, pour le bâtir avec une telle magnificence, à un point déjà élevé sur le flanc de la montagne. On sait comment elles ont été vaincues, et l'acte de foi auquel elles donnèrent lieu. (1) La Vierge le voulait là, dominant la vallée, placé au-dessus de la Grotte, qui en serait, pour ainsi dire, le fondement et la base. On dirait que Marie a voulu le soutenir elle-même. Nous aurions peut-être ici un regret à exprimer : nous aurions voulu voir plus vastes encore les proportions de ce bel édifice.

Quand nous y entrions, les cloches sonnant à grandes volées, lançaient dans les airs leurs joyeux carillons. Leur voix qui dit si bien la prière, la joie, l'allégresse,

(1) Mgr Peyramale, alors curé de Lourdes, jeta, d'une main indignée, les premiers plans trop modestes que lui présenta l'architecte.

se mêlait au chant de nos cantiques. Mais quel spectacle que celui de l'intérieur de la basilique ! Qu'il est imposant ce sanctuaire avec ses milliers d'ex-voto, et toutes les bannières, aux différents emblèmes, qui en tapissent les murs ! Il y en a de tous pays : chacun des pèlerins, venus là depuis 20 ans, a voulu y laisser la sienne, comme un témoignage de la foi des pèlerins. On voit là, placées à côté les unes des autres, les bannières de ceux qui sont venus du nord et du midi de la France. Là, se trouvent les étendards de Vendée, de l'Anjou, de Bretagne, celui de notre diocèse, que nos frères qui nous ont précédés l'an dernier, y ont déposé. Il y a bien peu de diocèses de France qui n'aient pas leur bannière suspendue dans cette basilique, comme une continue protestation de l'amour de leurs habitants envers Marie. Elle est là, la bannière des provinces que nous avons perdues, encore couverte de son crêpe de deuil. Hélas ! en la voyant, nous nous souvenions des jours d'amertume qu'a traversés notre patrie. Notre tristesse grandissait en songeant qu'ils ne sont point encore entièrement écoulés. Pourtant notre cœur se fortifiait aussi à la pensée de la miséricordieuse puissance de la Sainte Vierge. Au souvenir des actes de foi, que ces lieux rappellent, et dont la fille aînée de l'Eglise est encore capable, nous nous prenions à espérer pour cette France que nous aimons et qui tant souffert !

Mais ces bannières témoignaient pour nous de l'unité de la foi catholique. Apportées de différents pays au même sanctuaire, elles nous disaient qu'il n'y a qu'une seule Eglise, comme il n'y a qu'une seule Vierge Marie, un seul Christ, un seul Dieu !

Nous serions heureux de rappeler tous les souvenirs qu'éveille le sanctuaire de Lourdes. Cela n'est pas pos-

sible, et ce n'est point, du reste, le but de ce récit. Disons pourtant que, Bretons, nous nous sommes trouvés fiers de rencontrer dans cette basilique un autel dédié à la patronne de toute la Bretagne, plus fiers encore de nous rappeler que l'autel de Sainte Anne a été érigé aux frais de Bretons. — De plus en plus, à Lourdes, nous nous sentions chez nous.



Pourtant les cantiques continuaient, retentissant sous les voûtes de la basilique avec une incroyable majesté. Il faut renoncer à en dépeindre l'effet, à décrire cette foule compacte, attentive, ces cent prêtres rangés autour du sanctuaire. Quand le chant eut cessé, une voix s'éleva pour saluer la Sainte Vierge. *Ave Maria*, dit-elle, *Je vous salue, Marie*. M. l'abbé Pouliquen, chanoine honoraire, curé de Douarnenez, directeur spirituel du Pèlerinage, adressa aux pèlerins une chaleureuse allocution en langue bretonne, dans laquelle il fit ressortir toute l'importance, et tout le programme du pèlerinage.

La bénédiction solennelle du Très-Saint Sacrement, à laquelle officiait M. de Penfentenyo, chanoine titulaire, directeur et organisateur de notre Pèlerinage, nous fut ensuite donnée. Puis ce fut au tour du vénérable supérieur des Missionnaires de Lourdes de prendre la parole. Le R. P. Sempé avait tenu à venir lui-même recevoir les Bretons. Son accueil fut des plus chaleureux. Son âme ardente, sa foi débordait dans ses paroles, quand il nous parla des grâces que l'on obtient à Lourdes. Il les connaît lui, qui depuis de longues années en a été le témoin : et nous, qui venions d'arriver, nous sentions tous combien il disait vrai !

Les exercices du Pèlerinage venaient donc de s'ouvrir. Déjà nous étions bien heureux : pourtant la fête ne faisait que commencer.

Avant de se retirer, tous voulurent redescendre à la Grotte. La visite se prolongea longtemps. On était là si bien ! L'âme, le cœur étaient si bien remplis ! Et ces bonnes impressions devaient se reproduire toutes les fois qu'on reviendrait à ces rochers bénis. On n'approche pas en vain des lieux que la Très-Sainte Vierge a visités. Là tout est calme, tout respire la piété : c'est le lieu de la paix, des entretiens intimes avec Dieu et sa Très-Sainte Mère. Lorsqu'on en approche, l'âme rentre forcément en elle-même, dans la solitude où elle trouve son Dieu. Aussi dès qu'ils en trouvaient le temps, les Pèlerins étaient à la grotte. A quelque moment qu'on y vint, on était certain d'y rencontrer une foule recueillie, et au milieu de cette foule, un prêtre disant, à haute voix, le chapelet. . . . Le chapelet : que de fois nous l'avons récité ! Nous n'ignorions point qu'il est la prière par excellence qu'on peut faire aux Grottes de Massabiellé. Quand Elle apparut à Bernadette, la Vierge avait au bras *son chapelet* : et la récitation du rosaire était le titre qu'avait l'enfant aux faveurs de Marie. C'était la seule prière qu'elle sût dire, et qu'elle répétait pour appeler la Sainte-Vierge, quand l'apparition miraculeuse tardait à se manifester (1). Pour cette raison, sans doute, le chapelet est devenu le signe distinctif des Pèlerins de Lourdes,

(1) On sait que deux ou trois fois Bernadette, ne voyant pas la Sainte Vierge à son arrivée à la Grotte, commença le chapelet, le fit dire à ses compagnes, et que l'apparition se manifesta pendant la prière des enfants.

qu'ils portent ostensiblement pendant le Pèlerinage.

Puisque nous sommes à la Grotte, nous nous reprocherions de passer sous silence les lettres jetées aux pieds de la Sainte-Vierge. Il y a dans cette action, si simple en apparence, un sentiment d'une grande délicatesse. Il semble qu'on craigne que Marie ne vienne à oublier la prière qu'on lui a faite. Mais Marie n'oublie point. C'est donc qu'on craint sa propre défaillance, que l'on a peur de n'avoir point soi-même la persistance voulue dans la prière. On laisse la supplique aux pieds de la Sainte-Vierge, pour suppléer à sa propre faiblesse, comptant que la Bonne Mère comprendra bien les pauvretés de la nature humaine. Quant aux confidences que renfermait cette correspondance adressée à la Vierge, il n'en faut point trahir les secrets ; laissons-les entre Marie et ceux qui les lui ont confiés : Dieu les a entendus.

Le mardi, après la bénédiction du Très-Saint Sacrement, M. le Supérieur du Pèlerinage, nous avait donné rendez-vous pour le lendemain. Mais le R. P. Sempé avait dit aux Pèlerins que l'église resterait ouverte toute la nuit. Malgré les fatigues du voyage qu'ils venaient à peine de terminer, beaucoup d'entr'eux profitèrent de la permission, et restèrent veiller auprès du tabernacle. Il en a été de même les jours suivants : pendant tout le temps que nous avons passé à Lourdes, il y a toujours eu, la nuit, de nombreux adorateurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les pèlerins Bretons suivaient l'exemple de leurs devanciers. Tout sera beau dans l'histoire des Pèlerinages à Notre-Dame de Lourdes, mais une des plus belles pages sera certainement celle qui relatara cet empressement auprès du Divin Maître. Pour nous, nous nous demandons si l'établissement d'un tabernacle,

où son Divin Fils devait être tant honoré, n'est point la raison déterminante de l'apparition miraculeuse de la Sainte-Vierge.

Dès minuit, les messes commencèrent, pour se poursuivre sans interruption jusque vers 11 heures du matin. L'un des jours, à 5 heures du matin, le saint sacrifice avait déjà été offert 180 fois ! Ce grand nombre de messes est sans contredit une source de bénédictions pour les pèlerins.



Six heures, était l'heure fixée, le mercredi, pour la messe de communion. Longtemps à l'avance, les pèlerins, après avoir salué la Vierge de la Grotte, étaient rendus dans la basilique. Le saint sacrifice fut célébré par M. le Directeur spirituel du Pèlerinage. Pendant près de deux heures, deux prêtres distribuèrent le pain des Anges aux Pèlerins. Tous s'approchèrent de la sainte table. C'était pour communier à Lourdes que nos Bas-Bretons avaient quitté leur pays ! La divine Eucharistie partout si douce, si puissante, si réconfortante pour les âmes, semble avoir là plus de force, de puissance, et de douceur ! En soi, c'est toujours le même Dieu qu'on y trouve. Mais Dieu, qui a voulu mettre dans les sacrements une valeur intrinsèque, opère cependant dans les âmes, suivant les dispositions qu'il y rencontre : et là, les âmes étaient bien disposées. Grand et imposant spectacle que celui de cette communion générale ! Nous l'avons vu se reproduire chaque matin pendant trois jours. Après cela, il ne faut plus s'étonner que les pèlerins se trouvassent sans fatigue, que les malades fussent réconfortés : ils avaient mangé le pain des forts ! Il ne faut plus surtout demander pourquoi le recueillement était profond et la prière fervente : le

Dieu du ciel était dans les cœurs ! Dans ces moments précieux, les Anges devaient prendre part aux chants qui remplissaient le sanctuaire de Lourdes.



Les pèlerins d'Anjou nous succédèrent dans la basilique. Ils allaient y dire des chants d'un autre genre, bien beaux aussi ceux-là, dans lesquels vibraient surtout la note de la Foi et l'amour de la France. Mais, à 10 heures, c'était de nouveau notre tour, et nous étions réunis pour la messe solennelle. Elle fut célébrée, avec toute la pompe que l'Eglise catholique sait mettre dans ses solennités, par M. le curé de Pont-Croix, assisté, à l'autel, de MM. Floch, curé de Briec, et Morvan, recteur de Roscoff. La voix majestueuse des orgues tennes d'une façon magistrale, par M. Durand, professeur au petit séminaire de Pont-Croix, devait se mêler, pendant tous les offices, à la voix des pèlerins, ou remplir l'église de ses sons harmonieux. Après l'Evangile, M. André, curé de Saint-Thégonnec, développa, dans un langage breton dont il a le secret, la raison des Pèlerinages et dit comment la faiblesse de l'homme doit s'appuyer sur la force de Marie. Nous ne dirons point comment toutes les instructions faites à Lourdes ont trouvé le chemin des cœurs. Encore moins faut-il essayer de les analyser. Parviendrait-on à exprimer la force des grandes pensées qui ont été développées, il faudrait rendre de plus les accents pleins de foi et l'ardente chaleur qui animaient les paroles de nos prêtres. Leur cœur les rendait éloquents. Ils voulaient le bien des âmes et la gloire de la Sainte Vierge. Marie les a aidés : ils ont trouvé des accents pénétrants.

L'instruction achevée, vint le chant du *Credo*. Parmi tous ceux répétés à Lourdes, ce chant est celui qui nous

a le plus ému. On l'a redit deux fois ; le mercredi à la messe solennelle, et le lendemain quand nous étions réunis devant la Grotte. Qu'il était majestueux et imposant ce cri sortant des 1,400 poitrines bretonnes : « Je crois...
« Je crois en seul Dieu ; en un Christ, Fils de la Vierge ;
« je crois en un Esprit vivificateur... Je crois à la vie
« éternelle ! » C'est en ce moment surtout que les voix s'élevèrent fortes et énergiques, expression d'une foi inaltérable, qu'on voulait affirmer encore.

On ne pouvait se retirer, sans saluer la Reine de l'Arvor. Ce salut lui fut adressé dans une cantate de circonstance dont nous voulons remercier l'auteur, pour la bonne surprise qu'il nous a ménagée. Il avait eu l'heureuse inspiration de l'adapter à l'un des plus anciens airs connus en Bretagne. Aussi ce fut avec un véritable enthousiasme que nos Bretons chantèrent :

Reine de l'Arvor, nous te saluons.

Vierge Immaculée, en toi nous croyons.

Jadis nos aïeux, soumis à ta loi,
Sans rien réserver, t'ont donné leur foi.

Et de ce passé le pacte demeure
Comme aux premiers jours, à la première heure.

Notre chère Arvor vit de tes bienfaits,
Nous sommes tes fils, tes fils pour jamais !

Nous avons déjà signalé le beau cantique breton, composé tout exprès pour le Pèlerinage. Cette œuvre, dans laquelle le poète a mis tout son cœur, et où il a si bien su mettre en relief les sentiments qui devaient animer les âmes de tous les pèlerins, appartient à M. l'abbé Guillou, recteur de Penmarc'h, dont le remarquable talent est mis à contribution dans les grandes circonstances. Son cantique sera longtemps chanté dans nos campagnes ; il ne contribuera pas peu à faire durer les bonnes im-

pressions qu'on a rapportées de Lourdes. La Sainte-Vierge se chargera de lui payer la dette de notre reconnaissance.

On sait déjà comment le chant des cantiques avait occupé une grande partie du temps de notre voyage. Les chants sont aussi une prière, particulièrement celle des masses réunies. A Lourdes surtout, ils se sont fait entendre d'une manière imposante. Habilement dirigés par deux prêtres infatigables, MM. Gadon, recteur du Trévoux, et Le Hir, recteur de Laz, qui ont mis, sans compter, au service du Pèlerinage, les talents que le bon Dieu leur a départis, les chants des Pèlerins bretons se sont fait entendre tantôt à la basilique, tantôt à la Grotte, ou sur la montagne, mais toujours pleins d'entrain et toujours pleins de foi.



La matinée s'était ainsi écoulée ; l'après-midi nous appelait à d'autres exercices. Nous devions, à deux heures, partir en procession de la Grotte pour monter à la basilique. Le moment était venu de porter triomphalement la magnifique croix bretonne, et de déployer nos bannières. Le comité du Pèlerinage avait pris soin qu'il y en eût deux, pour représenter les deux parties du diocèse. L'image de la Vierge de Lourdes, avec son vêtement blanc et sa ceinture azurée, resplendissait sur l'un des côtés, encadrée dans de riches broderies d'or. De l'autre côté, l'une des bannières était à l'image de Saint Coréentin, l'autre à celle de Saint Pol-de-Léon, les deux patrons du diocèse. Nous ne voulons pas oublier de mentionner la pieuse attention qu'avait eue M. le recteur de Plonévez-Porzay, en faisant porter à Lourdes la bannière offerte à Sainte-Anne par les marins de Douarnenez. Les touchantes paroles qu'elle portait en

exergue : « *Martolodet Douarnenez d'an itron Santes Anna* » et que tous les étrangers se faisaient traduire, prouvent qu'en Bretagne nos marins ont encore de la foi. Nos bannières furent d'abord déposées aux pieds de la Sainte-Vierge ; comme pour lui demander d'en agréer l'hommage ; puis, nous nous rangeâmes sous ces saints étendards.



Les processions sont une partie essentielle des Pèlerinages. Elles sont de tradition dans l'Église et présentent, suivant les circonstances, différents caractères. A Lourdes, elles sont des marches triomphales, une ovation décernée à la Sainte-Vierge. De même que le soldat marche fier à l'abri de son drapeau triomphant, dont les couleurs attestent sa nationalité ; ainsi le chrétien marche à l'abri de ses bannières, dont les couleurs marquent qu'il est enfant de l'Église et citoyen du Ciel. — Quand les processions peuvent revêtir un semblable caractère, on comprend facilement, pour le dire en passant, pourquoi les chrétiens les aiment, et pour quelles raisons elles gênent l'impiété. — A Lourdes, nous devions en avoir plusieurs. Cette fois, la procession, présidée par M. l'abbé Roull, Principal du collège de Lesneven, organisateur du Pèlerinage de l'an dernier, devait partir de la Grotte, pour suivre, un peu de temps, le cours du gave, s'avancer jusque sur la grande esplanade, serpenter aux pieds de la statue couronnée et remonter par la grande route jusqu'à la basilique. Rangés des deux côtés de la route, et sur un double rang, nous formions deux longues files, qui se déployaient dans un ordre parfait, offrant un spectacle grandiose et édifiant, dont l'effet fut particulièrement remarquable au moment où elles se replièrent, devant la statue de la Vierge.

Nos bannières se déployaient au vent, s'avançaient triomphalement, tenues haut et ferme par les gas du Léon et de la Cornouaille. Mais aussi nous avions haut les cœurs ! Nous parvinmes ainsi jusqu'à la basilique, où les vêpres furent chantées avec le même entrain que l'office du matin.

Après les vêpres, ce fut le tour de l'instruction française. M. Péron, aumônier du collège de Quimper, en quelques paroles, rappela les joies de la Grotte de Lourdes ; puis jetant un coup d'œil sur tout l'auditoire : *Qui sunt hi, et unde venerunt ?* a-t-il dit : *Qui sont ceux-ci et d'où sont-ils venus ?* Et il a montré alors ce que des Chrétiens, des Français, des Bretons avaient à faire à Lourdes. Il a rappelé les orages que devaient conjurer nos prières, nous a demandé de nous oublier nous-mêmes, afin de prier tout d'abord pour l'Église, pour le Pape, pour la France ; et, s'emparant des paroles prononcées par la Vierge dans ses apparitions : *Pénitence, Pénitence, Pénitence*, il nous a exhortés à être les hommes du sacrifice, à retourner au pays de Bretagne, plus disposés aux combats de la foi, plus soldats de l'Église ; terminant par cette parole : *Catholique et Breton toujours !* parole aussitôt redite dans le chant unanime des Pèlerins.

Le salut du Très-Saint-Sacrement a mis fin à cette consolante soirée. La journée n'était point terminée encore : on devait se retrouver à 7 heures à la Grotte, pour la procession aux flambeaux.

Les processions aux flambeaux sont dans les Pèlerinages de Lourdes, l'un des exercices les plus imposants, et qui frappe le plus l'esprit des Pèlerins. Qu'on se représente ces longues lignes de feu, ces immenses trainées de lumière formées par les cierges, dont la lueur tantôt se reflète dans les eaux du gave, tantôt vient

frapper la montagne, semblant la mettre tout en feu, tantôt enfin se tamise à travers le feuillage, ou enveloppe la basilique, qui resplendit alors comme un joyau étincelant. Qu'on imagine l'effet de ces chants, s'élevant dans le silence de la nuit, au milieu d'une nature aussi pittoresque qu'est celle de la vallée du Gave ; et l'on comprendra que facilement les âmes s'élèvent et que l'enthousiasme s'empare des pèlerins. Ces processions ont du reste un caractère symbolique. Ces cierges qui expriment la joie et le triomphe, sont aussi le symbole de la foi et de la charité : de la foi qui éclaire, de la charité qui réchauffe les âmes.



Quand plusieurs Pèlerinages se rencontrent à Lourdes, ils ont successivement leurs exercices. Il en est un cependant pour lequel ils se réunissent : la procession du soir. Aussi Angevins et Bretons devaient être ensemble à la Grotte le mercredi soir. Si le temps nous avait été favorable dans l'après-midi, il n'en était plus de même : la pluie tombait à peu près à torrents. Qu'importe, Angevins et Bretons sont braves. Armés de leurs cierges, sans hésitation, ils se sont engagés dans ces rampes taillées dans la montagne, qu'on appelle les lacets. Ces allées, disposées rampes sur rampes, s'entrelacent de manière à présenter la figure de la lettre initiale du nom de la Sainte-Vierge. Elles montent à gauche de la Grotte jusqu'à la basilique, traversant une montagne toute remplie d'arbres verts. Malgré le mauvais temps, les cierges tenaient, et leur éclat, transperçant le feuillage, produisait des scintillements semblables à celui de brillantes étoiles, ou formait une longue traînée lumineuse, aux tons les plus variés.

Si la pluie a été quelquefois une épreuve dans notre Pèlerinage, ici, nous devons la bénir ; elle nous a valu un spectacle grandiose.

Les processions du soir vont ordinairement se terminer devant la grande statue couronnée : il n'est point d'usage d'entrer à la basilique. Le mauvais temps nous a amenés à nous y arrêter ; il faut nous en réjouir. C'était vraiment quelque chose de féérique que cette église dans laquelle deux mille personnes étaient pressées, un flambeau à la main. Elle semblait embrasée. C'était une nappe de feu remplissant la nef, les bas-côtés, le chœur. A cette lumière, étincelaient les bannières, les ex-voto, l'autel ! Et, en ce moment, avec quel irrésistible élan, quels accents de foi tous répétaient le cantique de Marie : *Magnificat anima Domini* ! Le chant des Angevins succédait à celui des Bretons.

A la Grotte bénie,
Fils de l'Anjou, prions

disaient les uns :

Ni ho salud, stereden mor,

répondaient les autres. — Bons moments que ceux-là ! Précieuse soirée que nous aurions voulu prolonger toute la nuit ! Et la nuit nous eut paru bien courte !

Mais les meilleurs moments finissent : cette belle réunion devait aussi finir. Pourtant la journée avait été bien bonne, et le Supérieur de notre Pèlerinage put, pour la terminer, nous dire cette parole : C'est une bonne journée pour vous, pour la Sainte-Vierge et pour le Cœur sacré de Notre-Seigneur Jésus. Notre-Dame de Lourdes est contente de vous !

Le lendemain jeudi, était attendu avec impatience par tous les pèlerins. C'était le jour où nous devions avoir la sainte messe à l'autel de la Grotte. La pluie, qui avait commencé la veille au soir, tombait plus forte que jamais encore à six heures du matin. Les appréhensions étaient grandes. A moins d'un temps passable, la messe à la Grotte est impossible. On ne peut exposer les saintes espèces, se risquer à donner la sainte communion sous la pluie. C'était un vrai chagrin. La Sainte-Vierge pouvait-elle nous demander de subir cette épreuve? On s'y fut résigné sans doute... pourtant on la pria bien fort! Elle écouta nos prières, car, vers six heures et demie, le temps se rasséréna tout-à-coup; il y eut un éclaircie qui dura près de deux heures. C'était plus qu'il ne fallait.

La messe fut dite à la Grotte successivement par M. de Penfentenyo et M. Pouliquen. Le saint sacrifice, toujours si grand, prend là un cachet particulier de grandeur. La foule s'était reculée, se tenant dans un profond silence. Les pauvres, les malades seuls avaient pu approcher. On les avait fait tous venir, et c'était un spectacle édifiant de voir les rangs pressés de la foule s'ouvrir avec respect pour leur livrer passage. Pour eux la Grotte s'était ouverte et, pendant que les autres se tenaient à distance, ils entouraient l'autel. Nous savions qu'ils avaient droit d'être à la première place. Nous voulions, d'ailleurs, que la Vierge vit leurs infirmités, les en guérit ou du moins leur donnât du courage; voilà pourquoi ils étaient placés plus près de son regard. Au reste ce jour-là devait être le jour des infirmes et des malades. C'était aussi le jour de la Grotte, de même que la veille avait été celui de la Basilique.

Ce fut un beau moment que celui de la messe à la Grotte! Mais ce moment fut grand surtout quand cha-

cun des pèlerins vint modestement s'agenouiller pour recevoir la sainte communion, là, sous l'œil de la Sainte-Vierge! Quelle émotion alors dans toutes les âmes! Combien qui vinrent avec des larmes!...

Il y eut pendant la communion un instant de silence, les chants avaient cessé; les âmes avaient besoin de s'écouter elles-mêmes et de savourer tranquilles les sentiments dont elles étaient remplies. Mais bientôt une voix forte, vibrante rompit ce silence, entonna un cantique... C'était le *Cantique du Paradis*! Jamais on n'eut meilleure inspiration. On était alors avec Jésus et sous l'œil de Marie, le ciel était dans tous les cœurs!



Les Angevins nous succédèrent à la Grotte, et nous devions les y remplacer encore avant dix heures. — Dès leur arrivée à Lourdes beaucoup des infirmes, ne pouvant contenir leur impatience, étaient allés se plonger dans la piscine. On avait cependant voulu qu'il y eut un moment dans lequel ils y viendraient tous, et pendant lequel tous les pèlerins se tiendraient en prière à la Grotte. A notre sens, ce moment marque l'un des exercices les plus touchants de tous ceux du Pèlerinage. De neuf heures et demie à midi, les malades se succédèrent dans la piscine. Pendant tout ce temps, tous les pèlerins étaient en prière devant l'image de Marie! La charité chrétienne a d'indicibles secrets de force et de grandeur. Au point de vue où se placerait le monde, ces malades auraient été pour beaucoup des étrangers, des inconnus. Pour nous c'étaient des frères, et nous voulions, pour eux, faire violence au Ciel. C'était leur droit que nous fassions ainsi, c'était aussi notre devoir. Est-il besoin de dire qu'ils trouvèrent dans les pèlerins des serviteurs

pleins de sollicitude. Nous n'oublierons jamais avec quel empressement on les aidait à se dépouiller de leurs vêtements, ou à s'en revêtir. Aider aux malades, les porter, les soigner, c'était un honneur brigué, revendiqué par tous. Que d'admirables détails nous pourrions raconter, si nous étendant sur ce sujet, nous voulions dire, de quels soins attentifs ils ont été l'objet à Lourdes et pendant le voyage. Et, ce qui ajoutait encore au prix de ces services, c'est la simplicité avec laquelle on les rendait. Tous n'avaient point un parent pour les accompagner, mais tous eurent des amis. Oui ! Tu fus toujours grande, ô charité chrétienne !

Nous avons dit déjà que plusieurs d'entre ces infirmes avaient ressenti une amélioration sensible. Si la Sainte-Vierge n'a point jugé convenable d'opérer parmi nous un de ces éclatants prodiges, par lesquels Elle terrasse si souvent les esprits à la Grotte de Lourdes, Elle a du moins consolé tous ceux qui sont venus à Elle. Sur tous les visages, même au milieu des sanglots que beaucoup laissaient échapper, était peinte cette impression de force, de consolation, de résignation dont nous avons déjà parlé. Pour nous, nous nous disions que si la Vierge eût accompli de plus grandes merveilles, ce n'eût point été pour agrandir notre foi. Marie n'a point promis la guérison de toutes les infirmités corporelles. Infirmes, malades, qui seriez revenus de Lourdes avec vos infirmités et vos maladies, et vous tous, pèlerins, souvenez-vous de cette parole de la Vierge à Bernadette, et méditez-la. Elle est écrite sur une plaque de marbre, précisément aux portes de la piscine : *« Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais pendant l'éternité. »* Voilà l'engagement de Marie. Le Pèlerinage à Lourdes peut n'être que quelquefois

marqué par la fin de misères temporelles, mais ceux qui y vont y reçoivent des arrhes pour le ciel. Cela est vrai toujours.

Le jeudi, dans l'après-midi, eut lieu la grande procession dans la montagne. A deux heures environ, après avoir reçu la bénédiction du Très-Saint Sacrement, nous partions de la basilique, pour gravir l'âpre colline sur le flanc de laquelle est bâtie la chapelle, parvenir jusqu'aux calvaires dressés sur les sommets, et redescendre à la Grotte par les lacets. Il fallait bien obéir ponctuellement à la Vierge qui a dit : *Je veux qu'on vienne ici en procession.* — Ceux qui se demanderaient pourquoi tant de processions à Lourdes, viennent d'en entendre la raison : La Sainte-Vierge les a demandées.

Il y avait à faire une ascension de plusieurs centaines de mètres : et ensuite, un trajet de plus de deux kilomètres. M. le curé de Plabennec présidait la procession. Ce respectable vieillard, que son grand âge n'avait pu empêcher d'accompagner ses paroissiens à Lourdes, et qui était resté au milieu d'eux pendant tout le trajet, nous a donné l'exemple du courage. Souvent pour gravir la montagne, il dut s'aider du bras d'un prêtre plus jeune : mais il était heureux de nous donner le bon exemple. — Dans un pareil trajet il pouvait être pénible de porter des bannières. Les Pèlerins auraient considéré comme une injure qu'on leur eût proposé ce qu'ils auraient appelé un acte de lâcheté. Les bannières ont donc gravi toute la montagne, et même tenues cette fois par des mains de femme. Rendons-leur cette justice en passant : ces dames s'en sont virilement tirées. Nous n'avons même pu nous empêcher d'admirer un instant

l'énergie qu'elles ont dû déployer pour lutter contre la force du vent, et maintenir haut et ferme l'étendard de Marie. — Courage, Mesdames ! Mais souvenez-vous que dans la vie, vous devez lutter avec autant de force pour maintenir autour de vous les bons principes et l'amour de la Très-Sainte Vierge.



A mi-côte, devant la première croix, qui domine déjà toute la route de Lourdes à la Grotte, M. l'abbé Arhan, curé de Plogastel-Saint-Germain, dans une instruction bretonne, fait couler bien des larmes en retraçant tout ce qu'avait souffert la sainte Mère du Sauveur au pied de la croix de son Fils. Interprétant avec un rare bonheur, et une admirable richesse d'expressions et de pensées le texte : *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus*, il a montré ce que devait être la douleur, quand la Mère est Marie, et le Fils Jésus !

Après cette instruction, la croix saluée, la procession se remit en marche au chant du *Vexilla regis*, interrompu par le cantique breton : *Etal ho croas, leun a anquen*. Quand elle se fut allongée de nouveau, chaque groupe dût reprendre son cantique. On ne saurait imaginer l'effet de ces chants dans la montagne. Leur mille échos divers venaient frapper l'oreille, mais le chrétien savait y distinguer la note de l'unité ! Nous parvînmes bientôt tout-à-fait au sommet de la montagne où se dresse une croix gigantesque, étendant ses bras comme pour protéger tout le pays. Un touriste aurait pu là s'arrêter un instant pour contempler le magnifique panorama qui se déroulait devant nous : pour nous, nous étions pèlerins ; et nous marchions modestement à la suite de notre bannière, et de notre croix, qui de

temps en temps, sous les rayons du soleil, étincelait à tous les yeux, dans les sinuosités du chemin.



Vers quatre heures, nous arrivions devant la Grotte. Il nous tardait de la revoir. A ce moment, les portes de la grille, qui la ferme d'habitude, s'ouvraient toutes grandes devant nous. Les pèlerins purent y pénétrer, faire le tour de l'autel, s'avancer jusqu'au rocher de Marie, et y coller leurs lèvres ! Moment précieux entre tous ceux que nous avons passés là ! Baiser le rocher où se reposa la Vierge ! Mais aussi avec quel bel ordre, avec quel recueillement, avec quelle piété se fit cette cérémonie ! Les pèlerins formaient devant la Grotte un cercle immense, disposés sur quintuple rang : au centre les 400 prêtres qui étaient du Pèlerinage se trouvaient réunis. Chacun venait à son tour embrasser le rocher, et reprenait silencieusement sa place. Et pendant ce défilé, la foule redisait son cantique :

Reine de l'Arvor, nous te saluons ;
Vierge Immaculée, en toi nous croyons.
Comme nos aïeux, ô Mère du Sauveur,
Chacun d'entre nous, te donne son cœur.
Mère bénis nous, bénis tous les âges,
Bénis nos moissons, bénis nos rivages.
Bénis nos foyers, bénis nos enfants,
Bénis avec nous, tous les chers absents.
Car tous, près de toi, dans le ciel un jour,
Veulent être unis, ô Mère d'amour.

Ces chants, auxquels se mêlait le murmure du gave, qui coulait derrière les Pèlerins, ce défilé, ces prières, cette scène chrétienne en un mot, au milieu de cette superbe nature, en présence de ces montagnes, sous les

doux rayons du soleil, qui nous favorisait alors, avaient une incompréhensible grandeur, et rappelaient les beaux jours de l'Église.



A cinq heures et demie, les pèlerins bretons quittaient la Grotte. A peine prit-on le temps de prendre son repas. A sept heures, on y était de nouveau, pour l'instruction française et la dernière procession aux flambeaux. M. Rossi, aumônier de la Miséricorde à Quimper, développa avec une grande élévation de langage ces deux belles pensées : Marie, l'Immaculée Conception, apparition miraculeuse, a vaincu le démon de la chair ; Marie, qui ordonnait à la voyante de manger l'herbe qui croissait à ses pieds, a vaincu le démon de l'orgueil. — Puis, la procession se mit en marche. Cette fois, le temps était pour nous, nous pûmes développer complètement nos rangs et suivre tout l'itinéraire qui était indiqué. Les bons Pères avaient fait illuminer l'extérieur de l'église et la grande statue couronnée. Une ligne de feu s'étendait le long de la basilique.

Chacun des défilés présentait, dans les processions, un aspect nouveau. Celui-ci fut des plus magnifiques. Il y eut un moment particulièrement saisissant : ce fut quand revenant le long du gave, nous passâmes devant la Grotte, étincelante de mille feux. La montagne, que nos flambeaux, semblaient mettre tout en flammes, formait comme le fond du tableau ; la verdure qui la couvre, tout empourprée par la lumière des cierges entourait la Grotte, d'un cadre resplendissant : nous défilions sous l'œil de la Sainte Vierge ! A ce moment, le Pèlerinage des Italiens arrivait : nous dûmes nous arrêter pour le laisser passer et pendant un instant, le chant des Italiens

et celui des Bretons se confondirent. Mais le défilé fut grandiose, non-seulement quand nous passâmes ainsi devant la Grotte, mais encore, quand nous nous développâmes dans la grande avenue et sur l'esplanade ; quand, les rangs de la procession s'enroulant les uns dans les autres, de manière à prendre la forme d'une volute, les flambeaux semblèrent former, autour de la Sainte Vierge, une immense roue de feu.

C'est là que devait se terminer la procession. On se sépara aux pieds de la Sainte Vierge. Comme la veille c'était une bonne journée.

Le lendemain c'était déjà le jour des adieux. Bien des pèlerins avaient passé cette dernière nuit dans la basilique. Tous y étaient dès six heures du matin. Une dernière fois le Saint Sacrifice fut offert, une dernière fois les pèlerins vinrent s'asseoir à la Table Sainte. M. Messager, curé de Châteauneuf, dit la messe de communion ; M. Hingant, curé d'Elliant, célébra la messe d'action de grâces. M. Kervella, recteur de Combrit, prit la parole, pour faire à la Sainte Vierge de chaleureux et touchants adieux, en même temps, il apprit aux pèlerins à ne point perdre les fruits de leur pèlerinage, en leur conseillant de rester bien fidèles à l'esprit de pénitence et à l'esprit de prière.

A ce moment, venait d'arriver un télégramme de Mgr l'Évêque de Quimper, bénissant tous ses diocésains réunis aux pieds de Notre-Dame de Lourdes. M. Pouliquen, directeur spirituel, l'annonça du haut de la chaire, et ce ne fut du fond du cœur que tous prièrent pour le pasteur dont la sollicitude venait ainsi de se montrer. Pourquoi faut-il que nous ayons à regretter un retard

dans une dépêche, qui venait de Rome, nous apportant la bénédiction du Souverain-Pontife ? Les directeurs du Pèlerinage l'ont reçue quelques heures après notre départ. Profitons de l'occasion pour faire savoir aux pèlerins qu'ils ont été bénis par le chef de l'Église !

M. le Supérieur du Pèlerinage fit encore quelques recommandations auxquelles tous s'associèrent : puis le Dieu de l'Eucharistie parut sur l'autel. Nous l'adorâmes une dernière fois : Il nous bénit. Le moment du départ allait bientôt venir.

Le R. P. Supérieur des Missionnaires, le P. Sempé, qui avait voulu nous recevoir lui-même, vint encore nous dire le mot de l'adieu. Ses paroles furent comme à notre arrivée vives, fortes, pleines de cœur et d'onction : elles nous resteront comme un bon souvenir ; nous nous rappellerons tous le chaleureux accueil que nous ont fait les Missionnaires de Lourdes !



Les exercices à la basilique étaient terminés. Mais qui eut voulu partir sans faire une dernière visite à la Grotte ? Tous les pèlerins y descendirent s'agenouiller encore devant l'image de Marie.

Pourtant, le moment du départ approchait. Nos Bretons avaient peine à s'arracher de ces lieux ; il fallut presque y contraindre plusieurs. Il semblait, à ce moment, qu'on eût encore une foule de choses à demander ! On voulait verser une dernière prière, une dernière larme en ce lieu de salut. La Grotte, que nous avions tant aimée en arrivant, nous devenait plus chère au moment du départ. La charmante expression d'un enfant de 13 ans, qui faisait partie de notre Pèlerinage, peint ici les sentiments de tous. Nous ne voulons y ajouter aucune ré-

flexion : « Ah ! que n'ai-je à Lourdes un parent, ou un « ami : je pourrais toujours rester ici ! »

Nous quittâmes donc la Grotte, puisqu'il le fallait ! Une heure après, nous étions sur le quai de la gare, la vapeur allait nous ramener dans notre pays. A onze heures et demie, le premier train partait, le second devait suivre à une heure de distance ! De même qu'en partant du pays, nous avions salué la Vierge Immaculée, nous la saluâmes encore avant de nous mettre en route. Debout, devant les voitures qui allaient nous emporter, trois fois nous repétâmes ce cri : *Reine conçue sans péché, priez pour nous !* Puis, le *Te Deum* fut entonné, nous montâmes dans le chemin de fer, et nous quittions Lourdes pendant le chant de l'action de grâces.



Le voyage, au retour, ressembla à l'aller. Ce fut le même entrain. Encore les cantiques, encore la prière, encore les bonnes causeries ; et aussi, — nous sommes heureux de le dire, — le même bon et sympathique accueil sur notre route, particulièrement de la part des employés des chemins de fer.

Le bonheur était dans toutes les âmes : la joie se reflétait sur tous les visages, nous avons été imprégnés de la grâce divine ; en revenant au pays, nous nous sentions meilleurs !

Environ vingt-quatre heures après notre départ, nous touchions aux frontières de Bretagne : quelques heures après, nous étions aux limites de notre Finistère ! Faut-il le dire : notre Bretagne, notre Finistère nous apparaissaient un beau et bon pays après une absence de six jours, en comparaison même des riches régions que nous avions traversées.

Mais l'entrée dans le Finistère devait marquer le commencement de la dispersion des pèlerins ; à chacune des gares, les trains durent s'arrêter pour laisser quelques-uns d'entr'eux.

Les deux convois, protégés par la Sainte-Vierge, arrivèrent à heureuse destination, l'un à Landerneau, vers sept heures et demie, l'autre à Quimper, vers neuf heures du soir. C'étaient les deux endroits où les pèlerins devaient définitivement se séparer. Ils se quittèrent comme se quittent des frères, gardant les uns des autres le meilleur souvenir, s'étant promis de rester unis dans la prière, l'amour de la Sainte-Vierge, et de se retrouver encore, si Dieu le permet, pour le prochain Pèlerinage, à Lourdes.

De même qu'ils étaient venus conduire les pèlerins au départ, les parents, les amis étaient revenus les chercher à l'arrivée. A Quimper, surtout, une foule nombreuse et sympathique les attendait à la gare.



Le lendemain les membres du Comité du Pèlerinage rendirent compte à M^{sr} Nouvel de la manière dont il s'était accompli. Sa Grandeur, dont la sympathique protection, s'était déjà montrée par la bénédiction qu'Elle avait envoyée à Lourdes, les reçut avec sa bonté ordinaire. Monseigneur ne cacha point sa joie, daigna les entretenir du bien qu'il espérait voir résulter, pour tout son diocèse, de ce bel acte de foi, et les congédia par cette encourageante parole : « Messieurs, je vous remercie du bien que vous avez fait. »

Après un fait important, on élève généralement un monument qui en perpétue le souvenir. Les impressions qu'on a ressenties semblent s'attacher à l'objet matériel et sa vue les fait renaître. Tous les pèlerins ont des souvenirs de Lourdes. Outre l'image du Sacré-Cœur, qu'ils ont portée sur la poitrine pendant le voyage, ils ont rapporté différents objets de piété, bénits à Lourdes même, et qui ont touché le rocher miraculeux. Ces souvenirs, répandus dans les familles, et religieusement conservés, attireront la bénédiction de Dieu sur la maison. Les pèlerins de plusieurs paroisses ont voulu rapporter, pour qu'on les place dans leurs églises, des statues de Notre-Dame de Lourdes. C'est une excellente idée.

Mais il fallait plus que cela.

Des dons importants ont été avec une générosité admirable, laissés à la basilique et à l'église paroissiale de Lourdes. Il y aura, dans la plaque de marbre qui, pour en perpétuer le souvenir, sera, nous a-t-on dit, placée dans la crypte de l'église paroissiale, une trace de notre passage. Un monument du Pèlerinage devait aussi rester dans le diocèse, élevé par les pèlerins. On y a pourvu au moyen des bannières, qui ont été portées à Lourdes, et à l'achat desquelles tous ont été appelés à contribuer. Le Comité du Pèlerinage les a fait rapporter au pays, pour les déposer, l'une dans le sanctuaire de Notre-Dame de Rumengol, l'autre dans celui de Notre-Dame du Folgoët. Par une inspiration délicate, les membres du Comité ont voulu qu'elles exprimassent l'union des deux parties de notre diocèse. Aussi est-ce la bannière du patron de Léon qui se trouve à Rumengol, avec cette devise : *Le Léon, à ses frères de Cornouaille !* tandis que celle de Saint Corentin est au Folgoët, portant ces mots : *La Cornouaille, à ses frères de Léon !* Ces bannières reste-

ront donc dans les deux sanctuaires les plus célèbres que la Sainte-Vierge possède dans notre pays. Elles y seront placées avec honneur ; et, quand nous irons nous agenouiller devant la Dame de Rumengol ou du Folgoët, nous serons heureux de les retrouver là, comme le monument commémoratif de notre voyage à Lourdes.



Nous arrivons à la fin de ce récit, qu'on pourra peut-être trouver long et d'une forme trop simple. Qu'on nous pardonne les détails et notre simplicité : mais nous avons cru que le meilleur moyen de réveiller dans les âmes les souvenirs de Lourdes était de raconter simplement ce qui s'y était passé.

Notre Pèlerinage n'a duré qu'une semaine. Ces jours se sont vite écoulés. Mais ce qui ne passera point, ce sont les bonnes impressions que nous avons ressenties. Ce qui est certain, c'est que ce voyage nous aidera à mieux faire le pèlerinage de la vie. Au moment du départ, Bretons et Angevins ont eu à Lourdes la même pensée : ils ont dit : *Au revoir*. Leurs dernières paroles aussi ont été semblables ; nous les citons en terminant :

Et tous près de toi, dans le ciel un jour,
Veulent être unis, ô mère d'amour

Nous emportons au cœur l'espoir,
De terminer au ciel notre pèlerinage.
L'espérance qu'elles expriment ne sera pas trahie.

UN PÈLERIN.